

fection. Le peuple est disposé à recevoir tous renseignements et à améliorer, pourvu qu'on ne lui montre pas d'objets de dépenses ostensibles, de plans trop étrangers à ses habitudes; ce qui résulte du défaut d'instruction. Dès qu'il saura lire, tout marchera bien. Les moyens sont faciles et sans qu'il en coûte de trop grandes dépenses à la Province.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien faire valoir mes raisons péremptoires d'excuses auprès de Mr. le président et de messieurs les membres de la Société. Mon plus grand plaisir eût été de faire partie de cette réunion; je n'ai rien de plus à cœur que l'agriculture; tous mes instants y sont dévoués.

Veuillez agréer l'assurance de mon respect et me croire,

Votre très obéissant Serviteur.

G. CHAGNON.

Wm. Evans, Ecr.

S. S. A. B. C.

*Au Rédacteur du Journal d'Agriculture.*

MONSIEUR, — Mon plus ardent désir est de voir nos cultivateurs améliorer la manière dont ils entretiennent leurs jeunes troupeaux de cochons et de bêtes à cornes, auxquels, je regrette d'avoir à le dire, ils donnent si peu de soins; car regardez dans leurs champs, si vous passez auprès, et le premier objet qui frappera votre attention, sera le petit nombre de vœux mourant presque de faim, et pas beaucoup plus gros qu'au sortir du ventre de la mère: regardez aussi leurs cochons, à chaque maison dont vous vous approcherez; ils vous paraîtront ressembler plutôt à une race rabougrie de chiens de classe qu'à une race de pores, et il n'y a rien de plus capable de dédommager amplement le cultivateur, au moment actuel, ou de le rembourser plus promptement, que l'engrais des pores pour le marelé. Vous voyez, par exemple, que c'est la coutume dans ce pays de laisser les cochons du printemps courir libres dans un misérable pacage, jusqu'à ce que la neige tombe, l'automne, sans autre nourriture que ce qu'ils peuvent trouver à manger dans ce pacage, et

alors on les laisse coucher dehors exposés aux vents froids du commencement de l'hiver, et sans autre place pour reposer, la plupart du temps, que les tas de fumier, et sans autre nourriture que ce qu'il y a de moins coûteux pour le cultivateur, et cela encore avec épargne; et s'il les nourrit, c'est seulement pour les tenir en vie jusqu'au deuxième automne; alors il les met à l'engrais, et au bout de deux ou trois mois, il les trouve assez gras et les tue, et durant ce court espace de temps, ils acquièrent environ cinquante pour cent de plus en pesanteur qu'ils n'avaient acquis durant les quinze ou dix-huit mois précédents, et même alors ils ne donnent pas un poids plus considérable que celui qu'ils auraient pu avoir s'ils avaient été nourris convenablement, à l'âge de sept ou neuf mois, car on pourrait citer un grand nombre d'exemples de carcasses de cochon de cet âge pesant 200lbs., et de races améliorées, jusqu'à 300lbs. Mais le porc, qui est gras et tué à sept mois, ou même à neuf mois, n'a eu que peu de capacité à se nourrir, car durant les premiers degrés de sa croissance, sa petite taille, et la faiblesse des organes digestifs qui s'ensuit, empêchent qu'il ne consume la quantité d'alimens que demandent des animaux plus grands, et l'accumulation de sa graisse, ainsi que sa respiration limitée, en conséquence de la compression des poumons, et sa disposition à l'exercice, tout conspire à restreindre chez lui la consommation d'alimens à la moindre quantité possible. Le résultat doit être, en l'absence de toute expérience, entièrement conjectural; mais je crois que de deux pores de la même portée, dont l'un aura été nourri de tout ce qu'il a pu manger convenablement pendant sept mois, et dont l'autre aura consommé une quantité double d'alimens pendant vingt-et-un mois, le premier donnera une carcasse plus pesante et une viande d'une qualité meilleure et plus profitable que le dernier, qui a consommé 100 pour cent de plus, la nourriture ne formant qu'un *item* dans le calcul, attendu que le plus vicieux a exigé plus d'attention, et a été expo-